

La lumière sur la conquête et la colonisation de l'Algérie, un combat pour l'Histoire

Shedding light on the conquest and colonization of Algeria, a struggle for history

RUSCIO Alain

Historien, Co-animateur du site Histoire coloniale, France

E-mail professionnel: ruscioalain@gmail.com

Résumé :

La conquête de l'Algérie est un événement capital dans l'histoire d'Algérie contemporaine. Connaître tout ce qui l'entoure peut nous permettre de comprendre l'évolution de ce pays depuis 1830 et plus particulièrement, voir combien la conquête et la colonisation de l'Algérie était d'une grande dureté.

Pour la majorité des Français, l'expression « Guerre d'Algérie » renvoie aux durs combats qui opposèrent derniers partisans français du colonialisme et indépendantistes algériens entre 1954 et 1962. Et si le vocabulaire devait être remis en cause ? Et si la chronologie devait être revue ? Ces conquérants se sont opposés à des Algériens décidés à les empêcher de s'installer en Algérie. Le plus connu des résistants fut l'Émir abd el-Kader qui, durant quinze ans essayaient de stopper l'avancée des Français vers les villes de l'intérieur. En vérité, il réussit à retarder l'occupation du pays durant quelques années. Il ne fut pas le seul : avant ou après lui, il y avait les résistances d'Ahmed Bey, du chérif Boumaza, de Boughagla, de Bouzian... Les Français réussirent à occuper l'Algérie du Nord grâce à la stratégie de Bugeaud basée sur l'utilisation massive des razzias et le recours aux enfumades, aux exterminations localisées et à la destruction des sources de moyens de vie. Durant deux décennies, la guerre faisait rage, une guerre dont souffrirent certes les combattants mais surtout, côté algérien, les populations civiles, déracinées, violentées, décimées, au sens premier du terme.

« L'armée, faite féroce par l'Algérie » écrivait Victor Hugo en 1852. C'est ce conflit, ainsi que le processus d'expropriation des paysans algériens, progressivement remplacés par des colons venus de toute l'Europe, parfois eux-mêmes pauvres hères misérables, que l'auteur a analysé et qu'il résume ici, renouvelant en grande partie l'historiographie, en tout cas française, sur la question.

Le corpus utilisé est varié. En premier lieu, il y avait ces discours prononcés à l'assemblée française par certains hommes politiques et militaires au milieu de la conquête de l'Algérie à l'image de Bugeaud et Lamartine. En seconde lieu, il y avait le recours à quelques études comme celle de Kamel Kateb « Européens, "indigènes" et juifs en Algérie (1830-1962) » et celle d'Alain Ruscio « La Première guerre d'Algérie. Une histoire de conquête et de résistance ».

Comme résultats de l'étude, le lecteur peut facilement déduire que la conquête de l'Algérie était d'une rare violence et la population civile qui a pu échapper à la mort, est retombée dans la misère. La politique coloniale de violence et d'imposition d'un régime basé sur la discrimination entre les colons et les Algériens avaient duré tout au long de la présence française.

Mots clefs : la conquête, Colonisation française, La politique répressive, La résistance algérienne.

Abstracts:

The conquest of Algeria is a pivotal, capital event in the Algerian contemporary history. To know all what surrounds it, can allow us to understand the evolution of this country since 1830, and particularly, how much the conquest and colonization of Algeria was of great toughness.

For most French people, the words "Algerian War" refer to the bitter fighting between the last French supporters of colonialism and the Algerian independence fighters between 1954 and 1962. But what if the terminology needed to be questioned? What if the timeline needed to be revised ? For Alain Ruscio, a long-standing historian of colonialism, the "Algerian War" was preceded by the First Algerian War, which began at 4 a.m. on June 14, 1830, when the first French soldier set foot on Algerian soil. The French invaders were met by unforeseen resistance, whose emblematic figure was Emir Abd el-Kader. What followed were at least two decades of intense and violent clashes, which not only took their toll on the soldiers, but above all, on the Algerian civilian population, who were displaced, raped and decimated, in the truest sense of the word. "The army, turned merciless by Algeria" as Victor Hugo wrote in 1852. Alain Ruscio analyzes and summarizes the war, as well as the gradual dispossession of Algerian peasants, who were progressively replaced by settlers from all over Europe, some of whom were themselves impoverished wretches, thus substantially updating French historiography on the subject.

The corpus used is varied. First of all, there were speeches pronounced in the French Assembly by some politicians and military personnel amidst the conquest of Algeria, such as Bugeaud and Lamartine. Secondly, there had been recourse to some studies like that of Kamel Kateb "Européens", "Indigènes" et "juifs " en Algérie (1830 - 1962) and that of Alain Ruscio "La première guerre d'Algérie. Une histoire de conquête et de résistance."

As a result of the study, the reader can easily deduce that the conquest of Algeria was of a rare violence and the civil population that was able to escape death, fell again in misery. The colonial policy of violence and imposition of a regime based on the discrimination between the settlers and the Algerians lasted throughout the French presence.

Key words: the conquest, French colonization, repressive policy, Algerian resistance,

Mail de correspondance : ruscioalain@gmail.com

Introduction

La régence d'Alger est convoitée par plusieurs puissances européennes depuis sa création pour le danger qu'elle représentait pour le commerce en Méditerranée. En sus, sa force militaire était un obstacle pour toute occupation du territoire algérien. Avant 1830, les Algériens stoppèrent toutes les invasions étrangères venues d'Europe et c'était finalement la France qui a réussi là où d'autres avaient échoué en prenant Alger en juillet 1830. La conquête de l'Algérie a aussitôt commencé après quelques essais au niveau de Blida, Médéa et Oran. La résistance des Algériens a fait en sorte que la conquête durait dans le temps. Pour l'Algérie du Nord, les Français ont mis environ trois décennies pour l'occuper. Le Sahara a pris un peu plus. La violence de la conquête a marqué les esprits ; elle était d'une violence qu'on pouvait comparer à celle barbare du Moyen Âge comme l'a prédit Bugeaud dans un de ses discours à la chambre des députés avant son intronisation à la tête de l'Algérie. Malgré les souffrances éprouvées par la population civile, malgré les déséquilibres des forces militaires, les Algériens musulmans, que ce soit sous la direction de l'émir Abdelkader ou sous le commandement d'autres chefs ont résisté jusqu'à la défaite. Celle-ci ouvrit la voie à la colonisation et au peuplement européenne. Une autre Algérie venait de voir le jour, elle est dénommée française ; elle durait jusqu'à 1962. Pour mieux développer le sujet, on pourra poser les questions suivantes : Quelles étaient les principales causes de la conquête de

La lumière sur la conquête et la colonisation de l'Algérie, un combat pour l'Histoire

l'Algérie ? Comment est occupé l'Algérie et comment se sont comportés les troupes françaises devant la résistance des Algériens ?

La conquête de l'Algérie et sa suite est une thématique largement étudiée par des historiens français et algériens. A retenir la célèbre étude de Charles André Julien intitulée « Histoire de l'Algérie contemporaine : la conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871). Ce travail qui s'appuya principalement sur les archives de l'administration française est très loin des écrits subjectifs de beaucoup d'auteurs français du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle. Benjamin Stora a également écrit « Histoire de l'Algérie coloniale », étude très documentée où l'auteur a présenté une synthèse historique de ce qui était l'Algérie depuis son occupation par les Français.

Cette recherche s'appuie entre autres sur les déclarations de nombreux hommes politiques ou militaires de l'Assemblée nationale française, discours rapportés par le journal des débats. Pour traiter la thématique, il fallait d'abord revenir sur les causes de la conquête de la ville d'Alger avant d'analyser certaines questions qui ont marqué l'Algérie coloniale comme par exemple, les violences de la conquête, les souffrances de la population civile et l'esprit de la résistance chez les Algériens musulmans.

1. Les causes de l'expédition française d'Alger de 1830

Quand a commencé le conflit que les Français appellent Guerre d'Algérie et les Algériens Guerre de libération? Consultez tous les manuels, et la réponse coulera de source: le 1er novembre 1954. Oui mais... Ne retenir que cette date, évidemment majeure, n'est-ce pas en quelque sorte cautionner la thèse que se fut là un coup de tonnerre dans un ciel auparavant serein? J'ai tendance à retenir le printemps 1945, comme naguère Kateb Yacine, que la guerre a commencé lorsque l'armée et les colons déchaînés ont massacré des Algériens dans le Constantinois. Ou l'an 1926, quand des militants indépendantistes, avec Abd el Kader Hadj Ali et Messali Hadj, fondèrent l'Étoile Nord-Africaine (ENA). Mais il faut encore franchir presque un siècle pour commencer à approcher la réponse: 1827, l'année du fameux coup d'éventail ? Je ne retiens évidemment pas cette thèse, que l'on ne peut qualifier que d'imbécile. On n'explique pas 132 ans de colonisation par l'égratignure – et encore – sur une joue consulaire. En fait, la guerre d'Algérie a commencé le 14 juin 1830, à 4 heures du matin (heure notée par le maréchal de Bourmont, qui commandait le corps expéditionnaire), lorsque le premier soldat français mit le pied dans la baie de Sidi-Ferruch (Sidi-Fredj). C'est la thèse de départ de mon étude, La Première guerre d'Algérie (RUSCIO, 2024).

La conquête, puis la colonisation, de la Régence d'Alger, eurent plusieurs causes. Un prétexte fut de punir les pirates barbaresques – qui effectivement écumaient la Méditerranée et pillaient, mais pas plus que les pirates dits chrétiens –. Il s'agissait surtout, dans un premier temps, de venir défier dans cette mer intérieure la puissance britannique, installée à Gibraltar, Malte et Corfou: il fallait pour cela un point d'appui sur la côte nord de l'Afrique pour y faire mouiller en permanence la flotte française. L'autre cause, qui devait progressivement devenir principale, était d'envoyer des masses de miséreux (les premiers colons ne furent pas riches) pour mettre en valeur cette terre, oubliant qu'elle avait des propriétaires qui y travaillaient dur et qui avaient d'ailleurs rendu une certaine prospérité au pays.

La troisième grande cause, ou plutôt justification, fut l'affirmation, centrale dans l'idéologie coloniale, que l'Occident, et particulièrement la France, avaient une mission: civiliser les « races inférieures ». À preuve un discours de Lamartine en date du 2 mai 1834.

Les admirateurs de la littérature romantique portent à juste titre au pinacle son œuvre de Lamartine. Mais il est un aspect de ses combats politiques souvent oublié: son attachement viscéral à la présence française en Algérie. Lors du débat qui suivit la conquête, non

seulement Lamartine pesa pour ce maintien, mais il fournit aux partisans un arsenal idéologique de qualité. Et novateur.

La présence coloniale dans le nord de l'Afrique était, d'abord, utile à la grandeur du pays. Faisant front face aux arguments de la quasi-totalité des économistes libéraux d'alors, Lamartine se voulait visionnaire: la France avait une mission de rayonnement mondial. Cela devait avoir un coût? Certainement. Mais « les nations n'ont-elles donc qu'une balance de chiffres à établir? ». Bien au-dessus de la contingence des dépenses, « l'honneur national, la protection désintéressée du faible, l'humanité » devaient l'emporter dans le raisonnement. Comment d'autres hommes politiques, qui se voulaient responsables, pouvaient-ils hésiter? Un député hostile à la colonisation, Xavier de Sade, avait déposé un amendement visant à retirer 400 000 francs du budget destiné à l'Algérie. Comment, s'insurgea Lamartine, ne pas être foudroyé par la mesquinerie d'une Chambre prête à refuser un crédit à une terre qui était une chance, sans doute unique, de donner à la France un rayonnement mondial ? L'orateur était adepte des formules fortes: « Je vote pour les quatre-cent mille francs, car j'aime encore mieux que nous perdions de l'argent que de l'honneur et de l'avenir. » Ces calculs de rentabilité ne devaient pas masquer la véritable vocation de la France, à l'exemple d'aînés glorieux (« Que serait la Grèce dans l'histoire sans ses colonies d'Asie, de Sicile et d'Italie? Que serait Rome sans ses colonies sur tout l'univers romain? ») et de rivaux contemporains (« Qu'eût été la Hollande ? Que serait l'Angleterre sans son système d'existence universelle, d'ubiquité coloniale? »). La France devait prendre sa place, toute sa place dans ce concert européen. Et son destin naturel était s'assumer ce rôle d'abord sur les côtes d'Afrique. « La Providence nous a faits ses instruments dans la conquête la plus juste peut-être qu'une nation n'ait jamais accomplie » : assainir la Méditerranée ; c'était là « notre mission », ce mot qui marquera tant le credo colonial, et « notre gloire » : « Abandonnerons-nous ces mers à leurs pirates ? les côtes de France, d'Italie et d'Espagne à leurs insultes ? [...] Laisserons-nous repeupler d'esclaves français et européens ces nids d'esclavage que nous avons détruits pour jamais? [...] Abdiquerons-nous volontairement enfin cet ascendant que la conquête d'Alger nous a donné sur le mahométan dans tout l'Orient et que nous perdrons le jour même où le drapeau français s'abaisserait sur le rivage d'Afrique? ». Cette mission était en total accord avec nos intérêts: « Refermerons-nous à notre commerce, à notre marine marchande cette route de l'Orient que nous leur avons rouverte ? ». Enfin, la colonisation était source de vie et par là même un moyen d'échapper aux fractures sociales, argument qui fleurira tout au long de l'histoire coloniale: « Voilà la colonisation! Elle ne crée pas immédiatement les richesses, mais elle crée le mobile du travail, elle multiplie la vie, le mouvement social ; elle préserve le corps politique ou de cette langueur qui l'énerve, ou de cette surabondance de forces sans emploi qui éclate tôt ou tard en révolutions et en catastrophes ». Dans ces conditions, l'idée même d'évacuer Alger était « funeste, anti-nationale », pis, « une honte et un crime ». Il triompha sans peine dans ce combat d'idées. Les rangs de l'anticolonisme s'étiolèrent peu à peu. Au point d'être réduits, en tout cas dans les milieux parlementaires, à la seule voix d'un député marginalisé, Amédée Desjobert. (LAMARTINE, 1834) Le 10 juin 1846, Lamartine, qui intervint à nouveau à la Chambre, triompha: désormais, « l'Afrique est naturalisée française ». Le compte-rendu signala des « Très bien! » dans les rangs. (LAMARTINE, 1846)

Il résumait ainsi ce qu'ont pensé continûment la quasi-totalité de ses contemporains, classes dirigeantes au premier, mais aussi gauche républicaine et mouvements socialistes, comme en témoignent les engagements enthousiastes des fouriéristes et des saint-simoniens: la colonisation pouvait devenir une première application, grandeur nature, de leurs théories égalitaristes (mais... sans les « indigènes »). L'Eglise catholique y ajouta sa touche: il fallait imposer la vraie religion face à l'islam. Le Prophète fut en permanence insulté, caricaturé, présenté comme un personnage dangereux.

La lumière sur la conquête et la colonisation de l'Algérie, un combat pour l'Histoire

2. Les violences de la conquête

Mais on ne conquiert un pays immense ni par des décrets, ni par des discours. Surtout lorsqu'on oublie que ce pays était habité depuis des siècles : les statistiques sont floues, mais on s'accorde en général à estimer qu'il y avait alors entre 3 et 4 millions d'Algériens. De fait, après une période de sidération, les chefs des tribus commencèrent à s'organiser dans une perspective de résistance, qu'ils savaient d'avance de longue durée. Lors d'une assemblée réunissant tous les notables de l'ouest algérien, en novembre 1832, ils décidèrent de confier la direction de la lutte à la tribu des Hachem, dirigée par Mahhi ed Din (ou Muhieddine). Lequel, trop âgé, proposa son fils, homme jeune de 24 ans, mais doté déjà d'une aura religieuse et d'une réelle expérience militaire, puisqu'il avait déjà combattu les Français sous les murs d'Oran. Il s'appelait Abd el-Kader. À l'est du pays, simultanément, le bey de Constantine, Ahmed, leva lui aussi l'étendard de la révolte. Les deux mouvements ne s'allièrent jamais, Abd el-Kader menant la lutte au nom d'une identité proprement algérienne, Ahmed s'en tenant à une fidélité sans faille à l'Empire ottoman. (TEMIMI, 1978: 45)

C'est la rencontre de ces deux décisions opposées (volonté de conquête française versus résistances algériennes) qui donna naissance à la Première guerre d'Algérie. La période eut ses moments de pause, mais globalement, ce fut une violence intense qui s'imposa. La France, constatant la force de la résistance, envoya ses officiers les plus expérimentés pour tenter de la mater : on pense inévitablement à Bugeaud (qui obtint son bâton de maréchal lors de cette guerre), mais aussi à Saint-Arnaud, Lamoricière, Pelissier, Clauzel. Ce fut dès lors une guerre de quinze années qui opposa une armée française surarmée, surpuissante (elle dépassa à l'apogée de l'affrontement les 100 000 hommes) et des troupes algériennes en permanente infériorité numérique et mécanique. Les officiers français étaient aussi les plus cruels, persuadés que seule la terreur atteignant toute la société algérienne – au premier rang de laquelle les populations civiles – permettrait de briser les résistances. « L'armée faire féroce par l'Algérie », nota Victor Hugo dans ses Carnets (15 octobre 1852). (HUGO, 1972)

Cette férocité eut plusieurs facettes : les razzias, ces raids soudains de colonnes qui emportaient tous les vivres, grains et bétail, sur leur passage, dévastaient les gourbis, tuaient les fellahs qui protestaient et laissaient les quelques survivants promis à une famine certaine ; les enfumades, passées tristement à la postérité, ces enfants, femmes et hommes acculés à se réfugier dans des grottes, puis grillés ou asphyxiés ; les viols, pratique généralisée lors des guerres menées contre des populations civiles ; les décapitations, qui ne furent pas un épiphénomène, mais qui instaura une sinistre compétition entre sabreurs, souvent rémunérés en fonction des têtes humaines rapportées...

Face à cette guerre totale, les cavaliers arabes et kabyles ne pouvaient imaginer un instant accepter le combat frontal. La guérilla était déjà pratiquée par Jugurtha sur les mêmes terres deux millénaires plus tôt. Abd el-Kader et Ahmed, à leur tour, pratiquèrent la guerre éternelle « des faibles contre les forts ». A Léon Roches, émissaire chargé par Bugeaud de lui transmettre une demande de reddition, il avait répondu : « Que le Français ne méprise pas ma faiblesse, car le moucheron peut aveugler le lion » (10 février 1844). (D'IDEVILLE, 1982: 462).

Le harcèlement des colonnes, le repli en bon ordre et une incessante mobilité facilitée par une connaissance supérieure du terrain, et pour cause, et par la complicité multiforme des populations, furent des pratiques permanentes et longtemps victorieuses. On trouve souvent, dans les correspondances des officiers français, comme une sorte d'admiration rentrée contre la résistance algérienne. « Nous sommes au milieu d'un vaste incendie constatait, dépité, Saint Arnaud dans une lettre. Quand nous avons mis le pied quelque part et étouffé le feu qui s'élance, nous nous apercevons qu'il a pris dans un autre coin, où il faut courir pour

l'éteindre. [...] Quelle guerre interminable et toujours renaissant plus furieuse. Les Arabes sont de rudes soldats » (14 octobre 1845). (SAINT-ARNAUD, 1858: 34)

Tellement rudes qu'Abd el-Kader est devenu, pour des générations d'Algériens, puis au-delà dans le monde, un symbole.

Il fallut donc finalement quinze années pour venir à bout de cette résistance. Encore fut-il nécessaire à Bugeaud d'avoir recours à une invasion du pays voisin, le Maroc, État souverain, sans déclaration de guerre aucune (bataille terrestre d'Isly, près d'Oujda, bombardements de Tanger et de Mogador, aujourd'hui Essaouira), afin de prendre à revers les troupes de l'Émir (1844).

3. La population civile : une victime de la guerre

Mais une guerre de conquête n'est pas une fin en soi. Que faire de ce pays conquis ? La domination politique, symbolisée par le drapeau, n'était pas une fin en soi, elle avait pour but de posséder la terre. Il y eut un flux massif vers cette terre présentée comme fertile, à une époque où la misère et même la faim concernaient des millions de pauvres dans l'Europe entière. À ces classes, des terres s'offraient aux portes du vieux continent. Il suffisait de s'y installer... « Les Arabes, s'ils parlaient français, feraient rimer le mot "expropriation" avec celui de "spoliation" » dira bien plus tard un parlementaire (LEBAUDY, 1883).

L'accaparement de terres cultivées depuis des générations d'Algériens et l'application d'un Code forestier mettant fin à des pratiques séculaires ont été le drame central de cette période. Par centaines de milliers, des familles entières ont été expulsées, privées soudainement de toutes ressources, souvent réduites à la famine, à l'exil vers un sud aride ou, dans le meilleur des cas, à l'embauche chez les colons.

En 1891, une commission de sénateurs français, à leur tête le colonialiste Jules Ferry, arriva en Algérie pour effectuer une enquête. L'un des conseillers auditionnés en l'occurrence Taieb Morsly, médecin de formation, moderniste, occidentalisé ... rappelle combien le régime colonial était injuste et ne tenait pas de la loi du nombre ; au contraire, la minorité européenne prenait la part de lion. Pour lui, il y a d'un côté quatre millions de musulmans et de l'autre côté environ 50000 européens. Les privilèges des Européens étaient sans limites : ils élisaient les conseillers municipaux, les conseillers généraux et siégeaient au conseil supérieur du gouvernement. Ils dominaient les affaires économiques (finances, concession en leur faveur des meilleures terres...), touchaient les allocations familiales, vivaient en ville et dans de beaux quartiers neufs. Bref, profiter au maximum de l'investissement de l'Etat français en Algérie. Les Algériens, malgré leur nombre nettement supérieur, malgré les impôts payés souffraient de leur situation. (MORSLY, 1894) ;

Une telle situation pouvait-elle être marquée du sceau de l'éternité ?

Il serait anormal de mettre en place une liste des peuples qui ont le plus souffert des guerres et des occupations depuis les débuts de l'être humain. Les tueries de masse, les éradications, les génocides – terme employé seulement à partir du XX^e siècle – sont des faits qui ont marqué l'humanité.

Dans cette liste, la population algérienne a pris une place dont elle se serait certes passée. Cependant, les conquérants de l'Algérie furent étonnés du degré d'opposition des Algériens et leur lutte pour la survie.

La conquête de l'Algérie était une véritable tragédie pour la population civile à commencer par ses conséquences sur le plan démographique. Ce choc est dû non seulement aux violences des combats mais aussi à d'autres éléments en rapport avec cette guerre à savoir les famines, les épidémies, principalement le choléra que les Algériens découvrirent à l'occasion. La population algérienne allait se souvenir longtemps de ses années noires.

La lumière sur la conquête et la colonisation de l'Algérie, un combat pour l'Histoire

Pour l'Algérie de 1830, les études avancent une estimation de 3 à 4 millions d'habitants. Le grand démographe Kamel Kateb a proposé, pour la période 1830-1872, un ordre de grandeur de 825 000 morts (KATEB,2002 : 34-41-47). On est donc en présence de l'une des plus grandes pertes démographiques de l'histoire moderne.

Ce ne fut pas là le fruit de la fatalité. Bugeaud, dans un discours-programme, le 15 janvier 1840, avait annoncé ce drame : c'était bien une guerre « à la population » qu'il fallait mener. En Europe, avait-il commencé, nous pouvons vaincre les armées ennemies, occuper les villes, saisir le commerce, les douanes, l'industrie, etc. Mais il déplorait qu'il n'y ait en Algérie « ni villages, ni fermes » à saisir. Pourtant, il y avait bien une activité agricole, « on sem[ait] des grains, on fai[sait] des récoltes, il y a[vait] des pâturages ». Pour poursuivre par une formule lourde de menaces: « Il faut bien s'en prendre à quelque chose ». Suivait un plan méticuleux: la « mission » de nos troupes n'était pas de « courir après les Arabes, ce qui est fort inutile, car on ne les atteint que quand ils le veulent bien », mais de les « empêcher de jouir de leurs champs ». Il fallait donc leur interdire « de semer, de récolter, de pâturer ». Par définition, une tribu qui n'a pu semer sera obligée de quitter sa zone ». (BUGEAUD, 1840).

La règle était donc connue: dès qu'une zone est pacifiée, l'armée passait à une autre pour faire la même chose. La population, privée de ressources, prit la direction du Sahara pour mourir à petits feux.

L'histoire dit que la population algérienne a dépassé cette épreuve en étonnant ses adversaires par sa force et sa capacité de résistance. Elle imposa le respect et certains faisaient attention à ses réactions.

3. L'esprit de résistance chez les Algériens

Le 5 février 1848, le célèbre maréchal duc d'Isli Bugeaud, prit la parole devant les députés de l'assemblée française pour parler de l'Algérie. Ce discours est venu un peu plus d'un mois après la reddition de l'émir Abdelkader avec ce que cet événement a suscité dans l'opinion : (BUGEAUD, 1848)

« L'événement heureux qui a donné de nouvelles garanties à notre possession en Algérie a éveillé des espérances bien naturelles de voir enfin alléger les charges du pays. Nul plus que moi n'a désiré et ne désire encore ce résultat. Cette considération, quoique d'un ordre très élevé, ne m'empêchera pas de dire avec franchise que la chute du Jughurta moderne ne vous dispense pas de prudence. Abd-el-Kader est tombé, mais les Arabes restent debout ».

Cette formule fut un hommage involontaire. Les Arabes restèrent debout jusqu'à la lutte suprême pour l'indépendance.

Le maréchal enchaîna sur la valeur guerrière de ce peuple, maniant le fusil « depuis l'âge de quinze ans jusqu'à quatre-vingts, et même quatre-vingt-dix ans », un pays capable, donc, de lever « cinq à six-cent mille hommes capables de faire la guerre ». Il y avait bien sûr dans son discours une part de gloriole : moi, maréchal Bugeaud, j'ai commandé l'armée capable de refouler un tel peuple. Mais après moi ? Il renouvelait en conclusion sa mise en garde : « Nous devons rester devant eux toujours forts et vigilants. Une telle nation, Messieurs, n'a pas courbé la tête à toujours ». Il arriva parfois que les pires ennemis d'« une telle nation » lui rendent un hommage involontaire. On est même étonné, sachant cela, que l'immense majorité des Français, militaires, politiciens, intellectuels, journalistes, aient pensé que la domination coloniale serait éternelle. Malgré le poids des années et les souffrances endurées, l'esprit de résistance a perduré chez les Algériens musulmans. Certes, les résistances du 19^{ème} siècle étaient matées par la force de l'armée française, les acteurs algériens de la guerre sont tués ou jetés en prison ou exilés dans des îles lointaines, loin de

tout danger pour la souveraineté française. Mais la résistance à l'occupation avait d'autres formes comme la lutte politique pacifique menée par le mouvement national algérien, la rébellion des « bandits d'honneur » et les plaintes de la population à l'autorité en place contre les dépassements de l'administration coloniale. En 1954, le FLN reprit le combat et fixe comme objectif la libération du pays. Il réussit là où les autres ont échoué grâce à sa stratégie de guérilla tirées des expériences passées des mouvements de libération en Asie et en Afrique. Les débuts étaient difficiles avec l'opposition des hommes politiques français de gauche et à leur tête Mendès France, premier ministre durant les premiers mois de la guerre de libération algérienne. Ses différentes déclarations affirmant son attachement à « l'Algérie française » ont choqué certains de ses amis intellectuels de l'époque. (MENDES France, 198 : 347) Ce résistant de la deuxième guerre mondiale était un opposant à la Guerre du Vietnam et c'est la raison pour laquelle il a été choisi comme premier ministre à la suite de la défaite des Français à la bataille de Dien bien Phu.

Étonnant parallélisme entre le monarque traditionnaliste du XIX^e siècle (« désormais et pour toujours française ») et l'homme politique de gauche du suivant : (terre « français(e) depuis longtemps et d'une manière irrévocable »). Étonnant ? À la réflexion, pas tant que cela. Cinq générations de Français ont été éduquées, façonnées, dans l'esprit de ce lien entre deux entités, de part et d'autre de la Méditerranée, finissant par n'en plus faire qu'une : « Je ne sais pas ce que l'on entend par question algérienne. L'Algérie, c'est la France ; le nier, c'est fermer les yeux à la lumière » (FAVRE, 1868) « Cette Algérie qu'on a proposé d'appeler la nouvelle France et qui, en réalité, est bien la France elle-même » (VERNE, 1885).

Et cette terre, conquise par nos soldats au prix de leur sang, avait été mise en valeur par les efforts de nos colons, au point donc de devenir France. Il n'est pas un discours ministériel, pas un éditorial de la presse conservatrice, qui n'ait fait le bilan de ce « chef d'œuvre colonial », sans s'apercevoir d'ailleurs de la contradiction entre ces deux pans de la propagande : un territoire pouvait-il simultanément « être France » et « chef d'œuvre colonial » de notre pays ?

Qu'importait. Désormais, pour l'immense majorité des Français, le « spectacle de deux races unies dans un même effort, attirées vers un même idéal de bonheur par le travail » était la preuve éclatante de « la grandeur de [notre] œuvre africaine et la preuve palpable de [notre] génie colonisateur », selon le gouverneur général Pierre Bordes en mai 1928 (BORDES, 1928). L'apogée de la bonne conscience fut l'organisation des cérémonies dites du Centenaire de l'Algérie, en 1930. Vocabulaire spécieux : il n'existait donc pas d'Algérie avant la présence française, le colonisateur avait été le démiurge faisant surgir des amas informes des villes et des cabanes des villes une société nouvelle, tendant vers la modernité. Cette année-là, on célébra plus la prise d'Alger que la prise de la Bastille.

Conclusion

L'idéologie colonialiste est porteuse d'aveuglement. Les politiciens ne comprirent rien – ou ne voulurent pas comprendre – les mille signes qui émergeaient de toute la société algérienne. Les révoltes ont continué à déstabiliser l'occupation coloniale en Algérie notamment celle de l'insurrection d'al Mokrani qui a mobilisé des centaines de milliers de personnes et les événements de Sétif, Guelma et Kherata qui ont permis à la France de faire un grand massacre. A toutes ses révoltes, les Français réagissaient par la manière forte c'est-à-dire par des répressions qui éloignaient tous les dangers qui pouvaient causer des ennuis au régime colonial. Et ce n'était pas les protestations de certains meneurs influents dans l'opinion publique qui va changer les choix et la stratégie de l'autorité.

Comment un tel système aurait-il pu être éternellement viable ? Il est étonnant de savoir comment tous les gouvernements qui se sont succédés depuis 1830 ont pratiqué cette double politique, avec ou sans conviction à savoir défendre « l'œuvre colonisatrice » de la France et répondre par la force à toute espérance au changement venant de l'Algérien musulman. Tous

La lumière sur la conquête et la colonisation de l'Algérie, un combat pour l'Histoire

les hommes politiques qui avaient lancé un signal d'alarme sur la nécessité de suivre une autre politique étaient écartés ou pas écoutés. Le 1^{er} novembre 1954 fut la réponse inéluctable au 14 juin 1830.

Liste bibliographique

-Sources imprimées

1. Assemblée législative, 20 mars 1851, *Journal des débats*, 23 mars 1851.
2. BUGEAUD, *Journal des débats*, 6 février 1848.
3. FAVRE ,J, discours, Alger, novembre 1868, *Journal des débats*, 5 novembre 1868.
4. LAMARTINE, discours-programme prononcé à la Chambre des députés, (*Journal des débats*, 3 mai 1834).
5. LAMARTINE, Chambre des députés, *Journal des débats*, 11 juin,10 juin 1846.
6. SAINT-ARNAUD, (1855), Lettre, Isly supérieur, 14 octobre 1845, in *Lettres, du maréchal de Saint-Arnaud, 1832-1854*, publiées par Adolphe Leroy de Saint-Arnaud, tome 1, Michel Lévy Frères, Paris, 1855 et 1858, vol. 2, p. 34
7. ABD EL-KADER, Lettre à Léon ROCHES, 10 février 1844, citée par le comte Henry D'IDEVILLE, *Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime et des documents inédits, 1784-1849*, vol. 2, p. 462, Paris, Librairie de Firmin Didot & Cie, 1882 (Gallica, c.bnf.fr/Sti).
8. Gustave LEBAUDY (1827-1889), Chambre des députés, 22 décembre 1883, JORF, Débats parlementaires, p. 3001.

-Les études (livres et articles):

1. KATEB, K. (2002). *Européens, "indigènes" et juifs en Algérie (1830-1962). Représentations et réalité des populations*, Paris, INED : PUF
2. MORSLY, T. (1894). *Contribution à la question indigène en Algérie*, Imprimerie Marle & Biron, Alger, cité par Christiane ACHOUR, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Alger, ENAP, Paris, Bordas, 1990.
3. RUSCIO, A. (2024). *La Première guerre d'Algérie. Une histoire de conquête et de résistance, 1830-1852*, Paris, Éd. La Découverte, édition algérienne, Boumerdès, Éd. Frantz Fanon (Métis Média).
4. VERNE, (1885).*Mathias Sandorf*, Hetzel, Paris.
5. Victor HUGO, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1972, vol. 1.
6. Abdeljelil TEMIMI, (1972). *Le Beylik de Constantine et Hadj Ahmed Bey (1830-1837)*, Thèse, Université d'Aix-en-Provence. / Tunis, Publications de la *Revue d'Histoire maghrébine*, volume I, 1978, p. 45 <s.42l.fr/6c2_60XE>.
7. BUGEAUD, *Journal des débats*, 16 janvier 1840.
8. Jules FAVRE, discours, Alger, novembre 1868, *Journal des débats*, 5 novembre 1868.
9. BORDES, P. (1928). Discours devant les délégations financières, Alger, mai 1928.
10. Pierre MENDES France. (1981). Paris, edition De Seuil, p 347.